

et des compliments, du tutoiement, du mensonge, de la fidélité à garder les secrets. Il y a dans ces chapitres des choses neuves et importantes que nous croyons devoir reproduire en entier. Nous les extrayons du chapitre sur la discrétion, et de ceux qui traitent des discussions et du tutoiement.

« On dit que pour plaire il faut parler aux personnes avec qui l'on converse de ce qui les regarde et qui les intéresse, c'est vrai ; mais il est des gens qui, exagérant cette règle, vous accablent de questions multipliées sur vos parents, vos affaires, vos projets, etc. Un peu de tact et de réflexion indique la manière de dire assez pour témoigner de l'intérêt, sans donner dans un excès qui devient de l'indiscrétion.

Pour ne pas tomber dans ce défaut, n'interrogez jamais personne sur sa fortune, sur l'origine de ses biens, le revenu de ses emplois, ses affaires, l'intérieur de sa maison... Attendez les confidences de ce genre. Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses.

« Il n'y a pas dans le monde de caractère plus importun et souvent plus impertinent que celui du questionneur, et malheureusement il est très-commun. Le questionneur d'habitude manque ordinairement d'esprit, il manque toujours de tact. Sa manière de montrer de l'intérêt et de la bienveillance est un interrogatoire ; il croit vous obliger beaucoup en vous faisant mille questions embarrassantes ; si vous étendez de répondre, il vous presse, vous poursuit, vous force de mentir. Un mot ne suffit pas, il veut des explications, des détails ; en vain vous essayerez de changer de conversation, il ne le souffrira pas. La fuite seule peut vous soustraire à cette espèce d'inquisition ; encore est-il capable de courir après vous, de vous barrer le chemin, de vous arrêter, de vous demander tout haut s'il n'a pas fait quelques questions indiscrètes... tout cela avec une harmonie parfaite ; car les questionneurs sont souvent les meilleurs gens du monde ; et il semble alors qu'on aimerait mieux qu'il fussent méchants, afin de les brusquer sans remords.

« Les affaires d'autrui ne sont pas les nôtres, et l'homme sage doit se renfermer dans ce qui le concerne. Une trop grande curiosité est une très-grande impolitesse et souvent la marque de beaucoup d'imprudence. On dit que c'est le défaut des femmes, mais c'est celui de tous les désœuvrés : les gens oisifs sont ordinairement les plus curieux. Ceux qui ont des affaires ne s'inquiètent guère de celles des autres ; les moins occupés sont toujours ceux qui s'occupent le plus de ce qui ne les regarde point.

« Ne soyez point de ces questionneurs perpétuels qui veulent tout savoir, ni de ces furets de maisons qui cherchent à découvrir tout ce qui se passe dans l'intérieur des familles. On n'aime à le savoir que pour le divulguer, ou pour en faire un mauvais usage. L'un et l'autre sont indignes d'un honnête homme.

« Ne faites jamais aucune question imprudente ou qui pourrait déplaire : la curiosité déplacée est souvent bien payée. Un jeune homme demandait à une femme déjà sur le retour quel âge elle avait : *Je ne vous le dirai pas précisément*, répondit-elle ; *mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans qu'une femme à soixante.*

« Songeons à acquérir la discrétion ; il en faut en tout et jusque dans la vertu ; c'est à la discrétion à la régler ; car il ne faut pas être trop sage, il ne faut pas toujours faire des actions de piété, ni en tenir les discours ; et enfin il n'y a que de la discrétion dont il faut toujours user.

« En parlant de madame de Swetchine, qui avait quitté la Russie pour venir habiter Paris, le P. Lacordaire s'exprime ainsi sur la discrétion de cette femme si distinguée (1) : «... Cette dépendance où elle était de son pays parce que ses biens y répondaient de sa personne, lui imposait une prudence extrême dans un salon qui était fréquenté par ses compatriotes et par des hommes de tout rang et de toute opinion. Mais cette réserve, dont elle avait acquis l'habitude dans sa patrie, n'était rien à la grâce ni à la sincérité de son discours. Qu'elle fût silencieuse ou qu'elle exprimât sa pensée, selon le degré de confiance que lui inspiraient ceux qui étaient pré-

sents, elle ne la trahissait jamais, et dans son silence même, elle saisissait les choses par le côté qui restait abstrait de, en leur donnant assez de clarté pour instruire sans déplaire. Un naturel exquis recouvrait sa parole, quoiqu'elle fût si fine et si ingénue en faisant le caractère le plus accoutumé.

« Lorsqu'elle se rencontra pour la première fois avec madame de Staël, toutes les deux se connaissaient sans s'être vues, et, placées, par hasard, aux deux angles opposés d'un vaste salon, elles s'observaient l'une l'autre avec une sorte de curiosité. Madame de Staël, habituée aux hommages, attendait que madame de Swetchine vint à elle. Voyant qu'il n'en était rien, elle l'averse tout d'un coup la salle par une ligne diagonale, qui l'en séparait, s'arrêta devant elle, et lui dit, d'un ton à la fois vif et caressant : « Savez-vous bien, madame, que je suis très-blusée de votre froideur à mon égard ! — Madame lui fut-il répondu, c'est au roi de saluer le premier. » Ce mot peut donner une idée de ce qu'il y avait de subtil et d'ingénieux dans la conversation de madame de Swetchine. A la différence de madame de Staël, qui, dissertait plutôt qu'elle ne causait, madame de Swetchine élevait peu la voix et n'avait aucun accent de domination ; elle attendait son heure sans impatience, avec désintéressement du succès, plus heureuse de plaire qu'ambitieuse d'éblouir. Un fonds d'inépuisable intérêt pour ceux qu'elle avait une fois aimés donnait à son intimité un caractère doux et maternel. On s'approchait de son génie comme d'un foyer de lumière sans doute, mais avec une disposition filiale qui en faisait chérir l'éclat, et qui était le fruit d'une bonté aussi manifeste que sa supériorité. »

« La discussion peut trouver place dans la conversation, dit M. de Chantal, lorsqu'elle est enjouée, bienveillante, spirituelle, sérieuse même, toujours mesurée ; car, si elle se passionne, elle peut dégénérer en disputes, a dit un poète :

La dispute est souvent funeste autant que vaive,
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer ;
Que le flambeau divin qui doit vous éclairer
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

« Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne ; elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit. La différence des avis sur des questions où il est permis de se partager fait le charme de la société. Elle soutient, elle anime les conversations, qui, sans elle, tomberaient bientôt dans une insipide langueur. Elle fait éclore dans la chaleur des disputes des pensées fines et délicates, des tours heureux et naturels, des raisons fortes et pressantes ; chacun mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit pour prouver son sentiment.

« Mais il faut prendre garde de ne pas aller trop loin : si l'on est encore jeune, il est convenable de s'abstenir de prendre aucun parti ; il est rare qu'on ait lieu de se repentir d'être resté neutre dans une discussion générale.

« Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ; c'est une trop grande entreprise.

« Évitez encore avec soin d'avoir dans la conversation un ton décisif et absolu : on se révolte contre celui qui prétend asservir les autres à sa façon de penser, et qui veut que ses sentiments leur servent de règle. Ne montrez jamais trop d'attachement à votre sens, et acquiescez volontiers à celui des autres. Accordez-leur quelquefois le plaisir de croire qu'ils ont mieux pensé que vous sur quelque point où vous pourriez vous être trompés, et rendez-vous à leur sentiment, lorsque vous devez ou pouvez le faire. Il faut savoir perdre quelque chose de sa supériorité, afin de la mieux conserver ; et l'on a toujours tort lorsqu'on veut toujours avoir raison.

« La raison n'a jamais plus d'empire que lorsqu'elle s'offre à nous non comme une loi que l'on doit suivre, mais comme une opinion que l'on soumet à notre examen. Aussi dans les cercles de Philadelphie payait-on une amende toutes les fois qu'on se servait d'une expression dogmatique et décisive. Les hommes les plus intrépides dans leurs convictions étaient contraints d'employer les formules du doute et de prendre dans leur langage l'habitude de la modestie, qui, alors même qu'elle ne s'arrêterait qu'aux paroles, aurait déjà l'avantage de ne pas blesser l'amour-propre d'autrui ; mais qui, par suite de l'influence qu'exercent les paroles sur les idées, finit toujours par s'étendre à nos opinions mêmes. « Le ton positif et tranchant, dit Sterne, est une absurdité. Si vous avez

(1) Madame de Swetchine était née en Russie le 4 décembre 1782. Son nom de famille était de Soymonoff. Elle avait une sœur qui épousa le prince Gagarin, ancien ambassadeur de Russie à Rome, elle-même s'unir, à l'âge de dix-sept ans, au général de Swetchine, gouverneur militaire de Saint-Petersbourg. Elle appartenait par sa naissance à la religion grecque. De longues conversations qu'elle eut avec l'illustre Joseph de Maistre la déterminèrent à rentrer dans le sein de l'Église catholique. Elle est décédée à Paris qu'elle avait longtemps habité, le 10 septembre 1857, après avoir reçu avec édification les sacrements de l'Église.